

PARCOURS / LAMARCHE-VADEL — FRANC-TIREUR PHOTOGRAPHE

LE RAPPORT QU'ENTRETENAIT BERNARD LAMARCHE-VADEL À LA PHOTOGRAPHIE ÉTAIT CHAMANIQUE, À MILLE LIEUX DU STYLE INTERNATIONAL QUI DANS LES ANNÉES 2000 DUPLIQUERAIT DE SHANGHAI À NEW YORK D'ENVAHISSANTS PHOTOS-TABLEAUX COULEUR ENCADRÉS SOUS DIASEC. POUR LUI, L'HORREUR À DESTINATION DES CLASSES MOYENNES. AU DÉPART, IL A AIMÉ LES *BIG NUDES* D'HELMUT NEWTON PUIS IL A ÉLABORÉ DURANT 20 ANS UN «ATELIER PHOTOGRAPHIQUE FRANÇAIS». L'IMAGE FIXE LUI A DONNÉ LE MOTIF DE SON EXPOSITION-TESTAMENT *ENFERMEMENT* (MEP, PARIS 1998) AUSSI MÉGALOMANE QU'HISTORIQUE ET CELUI DE SES DERNIERS TEXTES, L'INOÛI *COMMENT JOUER ENFERMEMENT ET L'ART, LE SUICIDE, LA PRINCESSE ET SON AGONIE* DONT LA TRAME EST HANTÉE PAR L'ALBUM DE «442 PHOTOGRAPHIES» FIGURANT LADY DI DÉCHIQUETÉE DANS SA MERCEDES DÉTRUITE.

Les éditions du Regard, Paris, mars 2009. Un bureau-bibliothèque spacieux comme une cathédrale, rempli d'étagères en bois, hautes de 6-7 mètres jusqu'au plafond, une colonne vide. Des milliers de livres d'art tapissent les murs, des photographies sont accrochées dans l'escalier. Au sol, une œuvre en plomb d'Anselm Kiefer figure une pile de livres formant un océan avec, au sommet, la maquette d'un bateau transatlantique. Par les baies vitrées, l'œil tombe sur un jardin, douce lumière matinale. Un bureau, trois chaises. Deux chats occupent le royaume intérieur, le brun s'enroule sous la lampe allumée et s'endort. José Alvarez le maître des lieux : «Bernard Lamarche-Vadel était un florentin, un homme de la Renaissance, baroque, complexe. Pour le dire tout net : à mon avis il était fou. Il avait de qui tenir ! Son père était vétérinaire comme on le devine dans son roman du même nom. La famille vivait en banlieue parisienne. Un jour vers 1975, je suis allé rendre visite à Bernard, il avait été hospitalisé pour une maladie grave, il buvait à l'époque beaucoup trop et il avait failli y passer. Il était en convalescence chez ses parents. J'entre et derrière la porte je trouve un berger allemand silencieux, le chien était incapable d'aboyer. Le père vétérinaire lui avait coupé les cordes vocales !»

Ndlr : Dans *Lignes de Mire*, son anthologie de textes sur la photographie, Lamarche-Vadel raconte qu'un jour, alors qu'il est enfant, son père trouve dans une décharge publique qu'il aimait à fouiller la photographie d'un enfant mort – un portrait mortuaire. Il croit y reconnaître les traits de son propre fils. Pour en avoir le cœur net, il exige de reconstituer la scène : Bernard joue le rôle de l'enfant mort, la mère s'occupe de l'éclairage, lui le vétérinaire, s'acharne à refaire la photo à l'identique. La scène dure tout un dimanche. Conclusion du père à son fils : «C'était un avertissement.»

José Alvarez : «Il n'a jamais obtenu la reconnaissance ni la carrière à laquelle il aurait pu prétendre selon lui. Son rêve eût été de devenir directeur de Beaubourg comme Alfred Pacquement, ils sont de la même génération. Bien sûr Bernard ne serait pas resté trois minutes dans le fauteuil, il aurait explosé en plein vol. Malgré ses travers et pour cette raison sans doute, il demeure l'un des êtres les plus incroyables de la fin du 20^e siècle en France, un critique d'art merveilleux doté d'un regard précis, d'une intelligence acérée, il était le plus talentueux de tous, très au-dessus du lot. C'était un *monstre*.

Nous nous sommes rencontrés à la fin des années 1960 et c'est moi qui lui ai présenté Helmut Newton. Helmut exposait ses *Grands Nus* pour la première fois en France à la galerie Témplon en 1980. J'avais dit à Bernard de venir, je

voulais lui montrer cet artiste. Il ne connaissait à l'époque rien à la photographie. Les expositions de photos consistaient alors à présenter de petits tirages noirs et blancs encadrés sous marie-louise. En découvrant les *Grands Nus* de Newton, Bernard s'est dit qu'il avait face à lui un photographe de génie et une œuvre à sa mesure. Il a eu un choc, c'était il faut dire, un événement. Newton était le premier à exposer des tirages grand format plus grands que nature. Bernard a immédiatement voulu écrire la préface du livre *Big Nudes* que les Editions du Regard ont édité en 1981. Son texte n'est pas fameux, à sa décharge c'était le premier qu'il écrivait sur la photographie. Il n'a d'ailleurs pas été repris dans les éditions internationales qui comprennent un texte de Karl Lagerfeld.»

Ndlr : Reconnaissons à BLV d'avoir publié dès janvier 1981 un *Grand Nu* en couverture de sa revue *Artistes* (Richard Serra et Bram Van Velde sont également au sommaire) puis d'avoir exposé l'idée que l'art de Newton et plus généralement la photographie prolongent l'histoire de la statuaire : «La photographie n'existe pas, l'histoire de la statuaire continue.» écrit-il dans *Un peuple de Statues* aux Editions du Regard. A l'époque, le monde de l'art prenait Helmut Newton de très haut.

José Alvarez : «À la faveur de la rencontre avec Helmut, Bernard a rencontré son épouse June elle-même photographe connue sous le nom d'Alice Springs. Une femme merveilleuse. La première fois qu'ils se sont rencontrés, c'était dans l'espace que la Galerie de France venait d'ouvrir rue de la Verrerie à Paris dans le 4^e, Bernard était pressenti pour en devenir le directeur et Alice a fait un portrait de lui dans la cabine d'un vieil ascenseur. Puis Bernard l'a incitée à poursuivre sa série de portraits d'artistes en lui disant qu'il en connaissait beaucoup. Il lui a permis de rencontrer Beuys, Degottex, Gasiorowski, Pincemin, etc., ils allaient ensemble dans les ateliers ou elle s'y rendait seule. La série a abouti au premier livre d'Alice Springs *Portraits* (1983) que j'ai édité et c'est elle qui a donné l'idée à Helmut de faire des portraits.»

Ndlr : Newton publie son propre livre *Portraits* en 1986 chez Fernand Nathan avec Deneuve menacée d'un pistolet en couverture. Alice Springs se souvient en mars 2009 : «Helmut et moi-même avons aimé la compagnie de Bernard Lamarche-Vadel – beaucoup, en y repensant. Il était cultivé, curieux, passionné et il éprouvait une fascination toute particulière pour la photographie et le travail d'Helmut qu'il admirait. J'ai eu aussi un grand plaisir à le photographier.»

José Alvarez : «Entre-temps, Bernard a commencé à constituer sa collection de photogra-

phies et de livres avec l'esprit compulsif qui était le sien. Il a plongé dans l'histoire de la photo. Il ne faut pas oublier qu'il était historien, il souhaitait tout voir, tout comprendre, sa consommation était sans limite, il était une espèce de pornographe frénétique incapable de se fixer sur un objet de désir. Ce trait de caractère-ci explique peut-être l'absence de ligne directrice dans ses choix esthétiques en matière de photographie. Plus disparate tu meurs ! Vanter l'œuvre de Bettina Rheims [ndlr : le must du *porno chic*] et celle de Lewis Baltz [son projet exigeant et austère a trait au «déclin de la culture occidentale» comme il nous l'a expliqué] avec une passion égale tient de la schizophrénie.

À partir de 1983, je vois moins Bernard même si, jusqu'à son décès, nous dînons ensemble une fois par an en tête à tête Chez Georges rue du Mail. Puis il y a la Fiac en 1987 et le stand de la galerie Beaubourg consacré exclusivement à Jean-Olivier Hucloux. Hucloux montre onze grands portraits d'artistes, Artaud, Duchamp, Klein, Warhol, etc., réalisés à la mine de plomb d'après des photographies d'Alice Springs, de Rogi André, de Gisèle Freund. Quand je le découvre je n'en reviens pas, les noms des photographes ne sont mentionnés nulle part. On est dans le malentendu maximum. J'appelle Alice dont la photo de Beuys a été utilisée puis Bernard car c'était évidemment lui qui était derrière toute cette affaire. Il fait semblant de tomber des nues. Finalement, je le convaincs de téléphoner à Alice pour la rassurer et lui dire qu'il y a eu un oubli regrettable. Il ne l'appellera jamais. C'est incompréhensible. À partir de là, les choses s'enveniment. Alice et Gisèle Freund poursuivent Hucloux et la galerie, ils sont condamnés à payer 150000 francs de dommages-intérêts. Ils font appel et Catherine Millet, on est alors trois ans après la Fiac, signe un article vengeur dans *Art Press* («La justice à l'ère de la reproductibilité technique des images»), qui est en fait piloté par Bernard. Je décide que ce n'est plus possible ; j'envoie une lettre en tant qu'éditeur, elle paraît dans un numéro suivant. Le pauvre Hucloux qui avait été embringué dans cette affaire me téléphone catastrophé. Les choses s'arrêtent-là, Alice renonce à ses poursuites et je deviens ami avec Catherine Millet...»

LA JUSTICE À L'ÈRE DE LA REPRODUCTIBILITÉ TECHNIQUE DES IMAGES RELOADED

Extraits du texte paru dans *Art Press* n° 148, juin 1990 : «La revendication d'Alice Springs porte en elle une contradiction frappante. En suggérant que l'œuvre d'Hucloux n'est qu'une copie,

elle ne met pas seulement en cause l'authenticité de celui-ci en tant qu'artiste, mais avant cela et de façon beaucoup plus primaire, elle nie la spécificité d'une pratique, celle du dessin [...] Ce raisonnement est typique d'une idéologie assez dominante aujourd'hui, celle qui veut que notre civilisation soit entièrement livrée à la circulation des images (presse, publicité, télévision, cinéma, images de synthèse) et qu'en quelque sorte la réalité se désintègre dans l'implosion des trames photographiques et des pixels. [II] privilégie le sujet sur la manière dont le sujet est traité, sur la facture, [il] est évidemment un raisonnement académique. [...] Si la circulation des images institue un système schizophrène, ce système présente quelques similitudes avec la règle académique, qui elle aussi est coupée du réel, et ne reproduit plus qu'un réel «idéal», codifié, en quelque sorte déjà mis en images. Le jugement qui a condamné Hucloux suppose que celui-ci ait voulu représenter exactement la même et d'ailleurs hypothétique *réalité* (Joseph Beuys) qu'Alice Springs, parce que, dans la logique médiatique, il ne peut y avoir qu'un seul modèle originaire et mythique.»

En conclusion, le texte appelle les amateurs d'art et «tous ceux qui ne veulent pas voir un jour le monde régi à travers les effets illusionnistes de la reproduction» à apporter à Hucloux leur soutien moral. C'était il y a 19 ans.

L'actualité judiciaire de 2009 offre un étonnant retour de manivelle : Bettina Rheims («J'aime le travail de Bettina Rheims» Bernard Lamarche-Vadel) a été condamnée pour avoir photographié et utilisé sans autorisation une œuvre de l'artiste Jakob Gautel qu'elle a incluse dans son triptyque *La Nouvelle Eve*. L'œuvre de Jakob Gautel est le mot PARADIS peint au-dessus de la porte des toilettes du dortoir des alcooliques de l'ancien hôpital psychiatrique de Ville-Evrard. Bettina Rheims, poursuivie, est allée jusqu'à la Cour de Cassation (Civ., 13 novembre 2008) où elle a perdu. Le plus surprenant dans cette affaire qui convoque déjà tous les thèmes de l'univers lamarche-vadelien (le paradis – on pense à Dante, à Sollers – l'alcool, le dortoir, l'asile, la photographie, la justice) est que l'avocat Éric Andrieu, dans une revue juridique, estime que la Cour qui s'est appuyée sur la forme de l'œuvre, en l'occurrence liminaire – un mot au-dessus d'une porte –, pour lui reconnaître le statut d'une œuvre protégée n'est pas allée assez loin dans ses attendus et il cite à l'appui de son exposé favorable à la protection de l'art conceptuel et des idées pures : Bernard Lamarche-Vadel ! Déduction logique : la photographie et le droit entretiennent des rapports de gémellité.

« LAMARCHE-VADEL ÉTAIT INTÉRESSÉ PAR LA QUESTION DE L'APPARITION ET DE LA DISPARITION DU MONDE DANS UNE IMAGE, LE MOT "SIDÉRATION" EST JUSTE, IL CHASSAIT L'OBJET FULGURANT À LA VUE ET QUI SE DÉROBE À LA FOIS. L'OPPOSÉ DE CHEVRIER PROMOUVANT LA FORME TABLEAU JUSQU'À LA BOURSOUFLURE. CEPENDANT, JE M'EXPLIQUE MAL LA RAISON DE LA VIOLENCE QUE CELA A GÉNÉRÉ ENTRE EUX. BERNARD A DÛ UN JOUR DIRE UN TRUC ASSEZ ODIEUX À CHEVRIER QUI L'AVAIT SANS DOUTE BIEN CHERCHÉ. BERNARD QUELQUE FOIS TIRAIT POUR TUER, DANS LA TÊTE. »

LIGNES DE MIRE

Les thèmes des écrits de Lamarche-Vadel sur la photographie sont l'aveuglement, l'insaisissable (« la grandeur de la photographie est de nous exposer que le monde est sans objet »), la reproductibilité, l'enfermement. « Je crois, dit-il dans un entretien à propos de son essai sur Lewis Baltz de 1993 peut-être son plus beau, avoir été le premier à rapprocher le phénomène photographique de l'étude par Foucault dans *Surveiller et punir* de la matrice idéologique moderne dont le panopticon de Bentham ou prison opérant selon les critères de l'identification spontanée et de l'industrialisation des traits reconnus forme la métaphore centrale. » L'hypothèse que l'on peut élaborer pour expliquer qu'il n'a « jamais pris le temps d'appeler Alice Springs » est qu'il était impliqué dans deux projets : la définition d'un « atelier photographique français », pendant au projet déployé avec les peintres et le livre *Qu'est-ce que l'art français ?* où Barré, Dubuffet, Gasiorowski, Opalka, etc., tenaient rang d'artistes majeurs ; et l'approfondissement d'une pensée selon laquelle la photographie était une technique liée à la mort et à l'Etat à partir de laquelle il construirait en partie ses romans. Il n'existe pas de pouvoir sans représentation.

Lamarche-Vadel organise au CCC de Tours en 1985 une exposition-manifeste dénommée *Sidérations* avec des photographes de ce qui serait une école française. « La critique photographique dans les années 1980, se remémore Yves Trémorin (ex. Noir Limite), est sectorisée : Claude Nori et l'autobiographie, Jean-François Chevrier et la nouvelle objectivité, Jean-Claude Lemagny de la Bnf et l'éloge de l'ombre, Christian Caujolle et la presse. Lamarche-Vadel apparaît comme le critique du monde de l'art défendant des artistes aux univers variés et LA personne à rencontrer, son regard neuf sur la photographie s'avère acéré et précis ». À partir des années 1990, la base opérationnelle de BLV est l'artothèque de Vitry, bourgade d'Ille-et-Vilaine administrée par le Garde de Sceaux de l'époque, Pierre Méhaignerie, et près de laquelle Lamarche-Vadel s'est installé pour écrire ses romans. Les photographes qui retiennent son attention sont Daniel Boudinet, Pierre de Fenoyl, Magdi Senadji, Arnaud Claass, Bernard Plossu, Keiichi Tahara à qui il avait installé un labo photo dans son loft à Paris vers 1983, Jun Shiraoka, Paul Facchetti et Willy Ronis les grands anciens, Jean-Loup Trassard son voisin, Yves Guillot, Didier Morin, Jean Rault, le groupe Noir Limite, Richard Dumas, Lewis Baltz, Jean-Luc Mylayne.

Son intérêt se porte volontiers sur des œuvres marginales, l'archétype étant Jean-Philippe Reverdot auteur d'une œuvre sombre, cérébrale et secrète (pas de galerie, pas de déclaration, exposition au compte-goutte) et qui a tiré sa révérence au monde de la photographie avec le livre *Tirage Limité 1/5* composé de vues en noir et blanc d'objets dont les négatifs ont été détruits après usage sous contrôle d'huissier (Marval, 2005). Le même Reverdot a réalisé le décor de l'exposition *Enfermement* qui récréait l'intérieur du manoir d'un gentilhomme de province collectionneur de photographies.

Avec les auteurs que BLV a défendus, on est très vite devant un « repli autour du vide » pour employer ses mots à propos de Keiichi Tahara. Les morts précoces furent nombreuses : Boudinet, de Fenoyl, Senadji, Anne Péry décédée à 30 ans dans des circonstances aussi cruelles que romanesques frappée par une sorte



RICHARD SERRA,
HELMUT NEWTON,
BRAM VAN VELDE,
LUCIANO BARTOLINI,
ACTUALITES...

ARTISTES

Revue bimestrielle
d'art contemporain
Janv.-Fév. 81. N°7, 20€

de fatum latin : le jour de l'an 2000 à Varsovie, le balcon sur lequel elle fumait une cigarette s'est écroulé. D'autres refusent de s'exprimer tel Jean-Luc Mylayne dont BLV a passionnément aimé les oiseaux. Lewis Baltz ne lit pas le français et souhaite ne rien dire des textes le concernant. Même l'adversaire intellectuel de ces années-là, Jean-François Chevrier, commentateur de Jeff Wall et professeur à l'ENSA de Paris, coupable selon BLV de promouvoir la « grande agence du confort visuel. Loin, très loin de Prométhée » demeure en 2009 silencieux. Nous aurions souhaité mettre ses mots sur la nature de la discorde qui anima le Landerneau photographique de l'époque mais il n'a pas répondu à nos courriers, pas davantage que « le plus grand portraitiste français » dicit *Le Monde*, Patrick Faigenbaum qui figura dans l'exposition *Sidérations* avant de faire cause commune avec Chevrier.

Jean Rault : « Lamarche-Vadel était intéressé par la question de l'apparition et de la disparition du monde dans une image, le mot sidération est juste, il chassait l'objet fulgurant à la vue et qui se dérobe à la fois. L'opposé de Chevrier promouvant la forme tableau jusqu'à

la boursoufflure. Cependant, je m'explique mal la raison de la violence que cela a généré entre eux. Bernard a dû un jour dire un truc assez odieux à Chevrier qui l'avait sans doute bien cherché. Bernard quelques fois tirait pour tuer, dans la tête. Je tenterais cette autre explication : d'un côté on a un universitaire, de l'autre un écrivain ; le premier dénote un goût du pouvoir, le second manifestait un amour de la puissance. »

Pour conclure retenons cette image ancienne évoquée par Willy Ronis à l'aube de ses 99 ans l'été prochain : « Je garde un souvenir ému de Bernard. Nous étions proches, nous nous étions rencontrés chez moi vers 1982. C'était un été à l'Isle-sur-la-Sorgue où j'habitais alors. Il était venu avec une amie à lui. J'avais un sentiment très vif à l'égard de son intelligence et de sa gentillesse, je sais qu'il m'aimait bien et ça me touchait, lui d'une si grande culture tandis que la mienne est toute relative. Parlant de son enfance, il parlait de ses ballades à vélo en Seine-et-Marne et il se trouve que j'ai moi-même fait beaucoup de vélo au bord de la Marne, nous avions avec ma femme à cette époque-là un bungalow à Cuisy. »

Marguerite Duras : « Ne cherchez pas à comprendre ce phénomène photographique, la vie ».

RÉALISATION : GUILLAUME LEINGRE

BIBLIOGRAPHIE :
LIGNES DE MIRE, ÉCRITS SUR LA PHOTOGRAPHIE, MARVAL, PARIS 1995, 247 P.
COMMENT JOUER ENFERMEMENT, ED. CHRISTIAN BOURGOIS, 1998.
L'ART, LE SUICIDE, LA PRINCESSE ET SON AGONIE, MÉRÉAL, PARIS 1998.
DOMINIQUE QUESSADA, LE DOS DU COLLECTIONNEUR, MÉRÉAL, PARIS 1999.
MARGUERITE DURAS, L'HOMME ATLANTIQUE, ED. MINUIT, PARIS 1982.
ERIC ANDRIEU, LES IDÉES NE SONT PAS DE LIBRE PARCOURS, LÉGIPRESSE, N°259, MARS 2009.

MERCI À ALICE SPRINGS, BARBARA THADEN, JOSÉ ALVAREZ, LEWIS BALTZ, RICHARD DUMAS, YVES GUILLOT, LOÏC MALLE, LIONEL MONIER, DIDIER MORIN, JEAN-LUC MYLAYNE, HÉRVÉ PERDRIOLLE, JEAN RAULT, CHRISTIAN RIST, WILLY RONIS, KEIICHI TAHARA, YVES TRÉMORIN.

ILLUSTRATIONS :
COUVERTURE DE LA REVUE ARTISTES, N°7, 1981.

AGENDA :
DANS L'ŒIL DU CRITIQUE - BERNARD LAMARCHE-VADEL ET LES ARTISTES,
29 MAI - 6 SEPTEMBRE 2009, MUSÉE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS.